

sur les notions de croissance économique et de politique, abordées pour les productions agricoles (l'auteur remet en question l'existence de monocultures) et artisanales (céramique, travail de la pierre et du métal), le commerce maritime entre les cités siciliennes et avec l'extérieur, le développement et l'usage de la monnaie, ou encore l'exploitation des ressources naturelles. Ce point de vue économiste considère les fluctuations entre des périodes d'inflation ou de déflation des complexités sociale (de la cité-état à l'état territorial) et économique (croissance et décroissance) pour analyser l'histoire des peuples de Sicile. L'auteur parvient ainsi, avec un recours très important aux recherches pluridisciplinaires, en particulier archéologiques et paléo-écologiques, à une nouvelle lecture de l'expression sicilienne du « miracle grec » : il ne peut être que le résultat des apports mutuels entre les Grecs et les populations locales, qui ont donné lieu à des régimes politiques et économiques propres aux cités de Sicile, mais qu'il n'est pas pertinent de considérer en tant qu'isolat, en périphérie du monde grec.

Marie DE WIT

Philippe LAFARGUE, *La bataille de Pylos. 425 av. J.-C. Athènes contre Sparte*. Paris, Alma Édition, 2015. 1 vol, 257 p., ill. Prix : 22 €. ISBN 978-2-36279-167-3.

Ce livre est en quelque sorte un sous-produit de la thèse de l'auteur parue en 2013 sous le titre *Cléon : Le guerrier d'Athènes*. Ceci explique l'introduction (p. 11-21), et ses considérations sur les rythmes et les découpages chronologiques chez Thucydide, ainsi que la réflexion sur le fait que Thucydide n'accorde au final pas une très grande importance à cet épisode (ce qui se comprend très bien, car Thucydide connaissait la fin de la guerre, même s'il n'a pas eu le temps de conduire son ouvrage jusque-là !). Le premier chapitre intitulé « La grande guerre des Grecs » permet de comprendre comment, au bout de six ans de guerre, on en est là. Le second chapitre « Démosthène à Pylos » décrit la prise de décision et les lieux. Il me semble dommage de ne pas rappeler que Syracuse (p. 52) est une colonie de Corinthe, une puissance maritime, et qu'Athènes craint qu'elle n'appuie les Péloponnésiens (cette peur les conduira au désastre en 413). Il me semble aussi que déclarer que Pylos est non loin de Sparte est nier la géographie antique et les dimensions minuscules habituelles des états grecs ; certes, à vol d'oiseau, Pylos est à une soixantaine de kilomètres de Sparte, mais en réalité, il faut un jour pour franchir le Taygète (pour de bons marcheurs, et certainement plus pour le train des équipages) et encore un jour complet pour atteindre Pylos (et ce pour des troupes d'élite sans bagages). Dans le cadre d'un état grec, c'est loin ; difficile donc de prendre rapidement les décisions appropriées. De plus, le Roi Agis, qui est désormais à la tête de l'armée, n'est pas encore très expérimenté, et, surtout, n'a aucune expérience de la guerre maritime. Son retour d'urgence – il ravageait l'Attique – et son envoi sur les lieux a sans doute empêché le navarque d'agir correctement plus qu'il ne l'a aidé. Dans le chapitre III, j'ai relevé quelques détails qui appellent de ma part des commentaires. Sur la cryptie (p. 74), j'ai évidemment un tout autre point de vue exposé dès 2006 et 2007 en Anglais (dans *Sparta and War*) et en Français (dans *Sparte : Géographie, Mythes et Histoire*, ch. 14). À cette date, elle n'existe pas. Les fantasmes romains de Plutarque sont un point à revoir comme un appât de la Sparte hellénistique et romaine et non comme

une réalité de la Sparte grecque classique. D'ailleurs l'oliganthropie n'est pas un manque d'hommes, mais un manque d'hommes de la caste des guerriers. Les Lacédémoniens vont bientôt y remédier en partie d'ailleurs ; à Mantinée, ils alignent de nouvelles troupes, qui ne sont plus « lacédémoniens » mais qui sont des hoplites (les Néodamodes et les Brasidiens), et la guerre va prendre un nouveau tournant. Le chapitre IV « la bataille de Sphactérie » rappelle la thèse de l'auteur et de façon convaincante. Le récit de Thucydide cache sans doute une alliance de Démosthène et de Cléon, et un projet bien préparé par un Démosthène militairement expérimenté et un Cléon politiquement assuré. En tout cas, le résultat est là, et effectivement Sphactérie détruit l'aura que les Spartiates avaient retiré de leur sacrifice aux Thermopyles. C'est le sujet du chapitre V où l'auteur note que Sparte va bientôt se doter d'une flotte importante (p. 115). L'auteur reprend (p. 119) l'antienne de Thucydide sur la peur des Spartiates d'une révolte, mais j'aurai là aussi quelques remarques à faire. Est-ce qu'il ne s'agit pas du regard d'un Athénien sur un système qu'il ne comprend pas ? Les faits sont très « contrariants ». En fait, on voit armer des hilotes en hoplites pour accompagner Brasidas, et l'on fera pareil pour accompagner Gylippe à Syracuse... Ceux de Brasidas, en revenant, seront honorés (et non supprimés). Durant Sphactérie, les hilotes pouvaient se révolter ; au contraire ils ont approvisionné les troupes lacédémoniennes. Ils accompagnent en masse l'armée lors de l'invasion de l'Argolide un peu plus tard. Il aurait été intéressant de revoir ce *topos* de la pensée esclavagiste athénienne. L'hilote est un indigène. Il défend sa terre et sa famille contre celui qui débarque ; ce sont ses récoltes qui sont saccagées, sa femme et ses enfants qui sont emmenés comme esclaves, ses troupeaux qui sont abattus, même si une part de son travail est due à son maître. Il relève de l'État pour sa dépendance, il n'est pas un bien meuble. Certes, P. Lafargue rappelle (p. 118-119) l'épisode des hilotes libérés et massacrés, mais Thucydide nous rapporte un récit qu'il dit lui-même n'avoir pu vérifier. Le problème est celui de ses sources : est-ce que Diodore, écrivain vivant du temps de César, sait vraiment ce qu'il en est du V^e siècle ? Il brode sur une donnée qui est un témoignage unique (certes repris après Thucydide par la source de Diodore, sans doute Éphore). En tous cas, dans les faits, on voit à cette date tout autre chose. J'ai l'impression qu'en l'occurrence Thucydide nous transmet une vision athénienne de la guerre avec la peur de l'intervention de l'Occident, arrière-cour des Péloponnésiens (la peur étant mauvaise conseillère, les Athéniens finiront par provoquer ce qu'ils redoutaient) et une espérance : voir implorer ce système lacédémonien incompréhensible (l'hilote étant vu, soit comme une face du thète, soit comme une face de l'esclave). Oui, même Thucydide peut être pris dans une grille de lecture idéologique et ce n'est jamais aussi clair que dans ce passage de son histoire où ses certitudes ont été mises à rude épreuve. Le chapitre VI examine les suites de la victoire : trophées, monuments et... relèvement important du tribut. Il n'est décidément pas certain que les alliés aient apprécié la victoire de Sphactérie autant que les Athéniens (p. 145) ; mais désormais, leurs procès se jugent bien souvent à Athènes ; il faut payer sa propre servitude... Les chapitres VII et VIII sont une étude de méthodologie : « la guerre vue par Thucydide » et « Guerre et Paix », réflexions sur l'histoire de la guerre du Péloponnèse, puis sur l'histoire ancienne et les problèmes méthodologiques. J'y ajoute donc, on l'aura compris, mes propres réflexions de laconologue car, quand il s'agit de Sparte, la vision mythifiante

plutarchéenne règne encore trop souvent. Un dernier détail : je ne vois pas pourquoi (p. 159) Thucydide s'appuyait « sur des témoignages spartiates pour l'essentiel ». En exil en Thrace, Thucydide avait plus de chance de rencontrer des gens de l'empire athénien que des Spartiates, si peu nombreux, et si occupés par leurs fonctions (contrairement à Hérodote qui, à Thourioi, pouvait côtoyer quotidiennement le père de Gylippe par exemple). Après 413, il a en revanche pu s'informer auprès d'Alcibiade. Il me semble en tout cas qu'on puisse saisir, malgré toute sa volonté d'objectivité et sans que cela diminue sa recherche de la vérité, à quel point son regard est fondamentalement athénien, qu'il le veuille ou non et le conduit à voir les choses à travers ce prisme. Le sujet était peut-être un peu mince pour en faire un livre, mais l'histoire bataille connaît un retour en force (Marathon, les Thermopyles...). Si ces ouvrages permettent de rappeler des épisodes qui appartiennent non pas à notre histoire certes, mais à notre culture (voir par ex. J. Christien & Y. le Tallec, *Léonidas, Histoire et Mémoire d'un sacrifice*, Paris 2014), c'est une bonne chose. Pour Athènes, la documentation de ce livre est évidemment de qualité, pour Sparte, j'émetts quelques réserves ou plutôt mes réflexions.

Jacqueline CHRISTIEN

Krzysztof NAWOTKA, *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., XVIII-220 p. (PHILIPPIKA, 77). Prix : 48 € (broché). ISBN 978-3-447-10279-7.

Cet ouvrage représente une version élargie et améliorée du livre *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies from Classical Age until Third Century A.D.*, Wrocław, 1999. Comme dans la première édition, Krzysztof Nawotka ne prend en compte, malgré l'intitulé, que les cités situées sur les côtes occidentale et nord-ouest du Pont-Euxin : « I decided to concentrate on the better researched Western and Northern Pontus, from Apollonia in the South to Olbia in the North » (p. XIII). Choix, à mon avis, discutable : pour ma part, je trouve qu'il n'aurait pas été dépourvu d'intérêt d'élargir les enquêtes sur les témoignages fournis par les cités milésiennes du royaume du Bosphore, malgré les – ou peut-être justement à cause des – particularités que celles-ci présentent à titre de communautés sujettes à une autorité royale, de même que par Sinope, sur la côte sud du Pont, où les documents épigraphiques sont maintenant aisément accessibles grâce au corpus consacré par D. French à cette cité (*The Inscriptions of Sinope* [IK, 64], Bonn, 2004). La période concernée par les enquêtes, majoritairement épigraphiques, de l'auteur est comprise entre le V^e siècle a.C. et le III^e siècle p.C. L'ouvrage est divisé en quatre sections : 1) Documents and Formulae (p. 1-92) ; 2) Probouleusis (p. 93-126) ; 3) Boule and Demos at Work (p. 127-173) ; 4) Inscriptions and Democracy (p. 174-184). Font suite une riche bibliographie (p. 185-198), un index général mélangeant noms propres et matières (p. 199-205) et un index des références épigraphiques (p. 206-219). Dans le cadre de chaque section est observé l'ordre géographique. K. Nawotka commence par Milet, qui concentre, bien évidemment, le gros de la documentation, pour passer ensuite en revue les témoignages fournis par Olbia, Istros, Tomis, Dionysopolis, Odessos et Apollonia du Pont. Les trois premières sections sont divisées par chapitres. Dans la première partie, Nawotka fait le point sur les sources (1), les *nomoi* (2), les